

**La configuration de l'espace d'exclusion dans « Le Chinois vert d'Afrique » et
« Shérazade, 17 ans, brune, frisée, les yeux verts » de Leila Sebbar.**

Boukri Souhila

Maitre assistante A (Doctorante)

Université Docteur Moulay Tahar-Saida-

Résumé

Les fictions de Sebbar mettent en relief une identité métissée, caractérisée par des contradictions, dirigeant les personnages vers une revendication et une création d'un espace d'opposition qui leur permettraient de s'inscrire dans une identité nouvelle, construite sur des valeurs caractéristiques des deux espaces maghrébin et français. Dans cet article, nous nous proposons d'aborder la question de l'espace destiné aux exclus. Il s'agit d'abord de déterminer les lieux inhérents à l'exclusion pour explorer ensuite les systèmes de réappropriation de l'espace. L'origine de ce questionnement réside dans Paris puisque les exclus sont, au départ, établis dans la banlieue de la capitale. L'occupation de l'espace urbain admet d'établir la relation entre l'Algérie et la France, élément essentiel de la quête reconduite par Mohamed et Shérazade (les protagonistes des deux récits) inlassablement en mouvement.

Mots clés : Espace, exclusion, mythe, opposition, hybridité.

Abstract

Sebbar's fictions spotlight on a mixed-identity identified by contradictions where characters claim for an opposition space that would allow them to enrol in a new identity, built on both North African and French characteristics and values. The present paper's main aim then intends to address the issue of space occupied by the excluded. It will first set the scene inherent in the exclusion and then inquire on how to reclaim space. Therefore, Paris is the point of departure of this questioning, since excluded are originally installed in the outskirts of Paris. The occupation of urban space allows us to state the relationship between Algeria and France, a fundamental element in the quest pursued by Mohamed and Shérazade (the protagonists of the two stories) tirelessly movement.

Key words: space, exclusion, myth, opposition, hybridity.

Les exclus sebbariens sont des agents actifs au sein de la transformation opérée dans le tissu socio-urbain de la capitale française. Dans *CVA*¹ et *Shérazade*², la ville, plus spécialement la banlieue constitue le cordon ombilical de Mohamed et Shérazade en quête de reconstruction. L'organisation du Paris contemporain conduit, selon Laronde, au modèle panoptique rappelé par Foucault dans *Surveiller et Punir*³. Il renvoie ainsi au système pénitentiaire, le modèle panoptique s'associe à l'aménagement urbain parisien comme l'explique Laronde :

« La spatialité mise en évidence par l'équivalence entre l'unité lexicale et la région parisienne permet de quadriller l'univers géopolitique français sur le modèle panoptique car la région parisienne, c'est un centre (Paris) avec, autour du centre, la banlieue parisienne, anneau périphérique quienser la capitale et lieu géographique de l'immigration maghrébine en particulier. [...] Le centre géographique qu'est Paris correspond alors au discours de l'État-nation français et l'anneau qu'est la banlieue parisienne au discours périphérique beur. »⁴

Si l'on se réfère à Laronde, sujet de deux discours différents fondés particulièrement sur l'appartenance géographique et culturelle, commandant les relations que le Pouvoir réserve à ses concitoyens. De ce pouvoir suprême découle un discours à caractère ethnocentrique, révélant l'unité nationale et dévoilant les signes d'une entité française marquée d'un impérialisme qui porte sur « la reconnaissance des bienfaits de la présence française dans les pays colonisés. »⁵

Notons que les jeunes prennent possession de la banlieue en ayant délimité les frontières de celle-ci : les rues des petites agglomérations et les blocs des cités sont le lieu principal de la narration du vécu de ces jeunes, désignés comme « fainéants, souvent oisifs, et qui n'ont de préoccupations que de goûter chaque jour aux moments d'angoisse en banlieue avec ses odeurs de

grisaille et de morosité.»⁶ Dans *Le thé au harem d'Archy Ahmed*, Mehdi Charef illustre parfaitement cette réalité :

« La cité des Fleurs que ça s'appelle!!! Du béton, des bagnoles en long, en large, en travers, de l'urine et des crottes de chiens. Des bâtiments hauts, longs, sans cœur ni âme. Sans joie ni rire, que des plaintes, que du malheur. Une cité immense entre Colombes, Asnières, Gennevilliers et l'autoroute de Pontoise et les usines et les flics. [...] Et sur les murs de béton, des graffiti, des slogans, des appels de détresse, des S.O.S. en forme de poing levé. »⁷

A la lumière de cette citation, nous considérons que la banlieue décrite par Mehdi Charef illustre un espace où se manifeste le trouble empêchant tout affranchissement et accomplissement personnels. Les appels de détresse traduisent la vision qu'ont les jeunes du lieu dans lequel ils ont été élevés et duquel ils souhaitent vainement s'éloigner. Cette représentation de la banlieue, fortement présente dans la société française et reconduite dans les récits de l'exclusion puisque les jeunes exclus décident intentionnellement de s'enfuir des blocs d'habitation qui les a vus grandir.

A travers l'exclusion de Mohamed, la banlieue est dépeinte comme une succession d'espaces liés dans lesquels les personnages circulent en toute liberté : « Ils m'auront pas je reviendrai » (CVA, p256) En écrivant ces mots à Myra, Mohamed prend conscience de son altérité dans un espace autre que la banlieue. Un espace inconnu dans lequel il trouvera la paix avec lui-même. En ce qui concerne Shérazade, l'unique élément immanent à l'espace qu'on lui confère est la bibliothèque où l'adolescente se sent à l'abri. En effet, cet espace constitue le lieu« pour se rencontrer, bavarder, lire, choisir ensemble les livres [...] » (*Shérazade*, p.90), un lieu d'échange où on s'affranchit intellectuellement loin de la délimitation de l'espace qui réduit la liberté de mouvement dans son propre milieu. De l'échange qui va naître, conduira Shérazade à trouver sa voix dans un espace qu'elle veut conquérir

Les exclus vont et viennent comme ils l'entendent, s'opposant ainsi aux différents codes extérieurs. Mohamed et Shérazade se conduisent comme *des infiltrateurs*⁸. Cette infiltration de l'espace urbain se résume à l'appropriation de demeures, établies en marge du règlement : Shérazade cohabite, à Paris, avec d'autres jeunes dans une vieille bâtisse, tandis que la cabane inhabitée des jardins ouvriers devient le nouveau domicile du jeune Mohamed. Ces lieux, démunis d'usage et de sens, sont occupés par les exclus et déterminent une identité nouvelle, permettant une réinvention de soi. La narration est focalisée sur la perception de Mohamed à propos de la cabane désertée qu'il s'abstient à occuper : « Il se rappelle qu'il a remarqué ce coin-là une fois, à cause du jardin potager, du verger, des rosiers grimpants, des poiriers en espaliers et des auvents protecteurs » (CVA, p.82) Ce lieu diminué correspond à la richesse et à la protection. Parallèlement, le squat où Shérazade réside symbolise, à sa manière, cette idée de richesse et d'agitation ; c'est en effet

dans un ancien édifice appelé à être démoli que ces jeunes, venus de toute part, « allaient vivre ensemble plusieurs mois(...) dans une fascination commune pour la révolution clandestine armée à laquelle ils croyaient encore [...] » (*Shérazade*, p.38) Ces espaces reniés par le pouvoir central se voient réinvestis par les exclus qui lui accordent un sens déterminant de la définition de soi en remettant en question le discours identitaire dans lesquels on les exclut.

Si nous nous limitons aux mouvements des protagonistes à travers la banlieue et sa capitale, nous nous rendons compte que les repères territoriaux ordonnés par les différents codes sociaux sont violés par les exclus. La détermination de franchir les limites, aussi bien physiques que discursives trouvent leur ancrage dans *CVA* et *Shérazade*. Mohamed côtoie tantôt les opéras tantôt les bistrot et « les cimetières de voitures » (*CVA*, p.5) et Shérazade varie entre les soirées mondaines, les bibliothèques et les quartiers peu estimables de la métropole. Il est bon de considérer que l'occupation de l'espace opérée par les exclus ne prend pas en ligne de compte des limites exigées par les conventions sociales ou par la loi. Les expressions telles que : « c'est pas ta place » (*Shérazade*, p.80), « c'est pas pour toi » (*CVA*, p.80) proférées par de nombreux personnages au fil des récits indiquent clairement que les exclus agissent contre le gré d'un aspect ordinairement accepté par la plupart des individus. Face à ces réflexions, les répliques des exclus sont sans aucune équivoque: « Je vais où je veux, quand je veux, ma place c'est partout » (*Shérazade*, p.80) « J'irai si je veux. » (*CVA*, p.78) Le pouvoir de décision est du côté des exclus qui résistent aux conventions sociales et les limites invisibles du discours dominant qui désirerait les voir enfermés dans des espaces parfaitement identifiés.

L'envahissement de l'espace par l'exclu permet de nous interroger non seulement sur les frontières du système réglementé de l'espace urbain mais également sur les us et coutumes inculqués par la famille. Par le biais du questionnement et l'interaction des systèmes opposés auxquels ils sont confrontés, les exclus sont aptes à se construire une identité à la croisée des discours provenant, d'une part, de l'institution et d'autre part, des codes culturels qui ont été acquis. Le mouvement de Mohamed et Shérazade dans l'espace urbain aboutit à un retour aux origines, autorise les exclus en fuite à se rappeler des fragments de leur enfance passée en Algérie chez les grands-parents. Ce mouvement déambulatoire de l'adolescent-exclu est animé par une quête de la trace originelle, qui semble se perdre dans la brume de la crise identitaire. Les personnages finissent par embrasser un comportement qui annonce l'inacceptation absolue de la soumission que prévoit l'influence des pratiques de la culture dominante, et l'affirmation dans la mobilisation d'une identité culturellement et socialement différente.

Évoluant entre son espace identitaire, la banlieue et l'espace de l'altérité, la ville, le Beur est saisi d'un sentiment conflictuel. En effet, pris entre les souvenirs qui le rattachent à ses racines, et

affrontant une existence où il pense s'intégrer dans son pays natal s'avère difficile. Toutefois, face à cette difficulté, le besoin d'affirmation de soi et d'autonomie, s'impose.

La délimitation de l'espace mythique

Le besoin d'enracinement s'accomplit de différentes manières dans les textes de Sebbar. Dans CVA, en ce qui concerne Mohamed, la cabane abandonnée où il habite, est un lieu favorable qu'il compare au monde qui l'entoure et qui lui permet de retrouver une identité homogène. Aussi, le rêve d'enracinement mène-t-il le personnage sebbarien à rétablir, par le biais de la mémoire, le lien avec les souvenirs de l'enfance et un pays mythifié qui représente un paradis perdu qu'il désire recouvrer pour une éventuelle renaissance. Le pays natal est illustré par la présence des grands-parents, figure de l'enracinement et de l'attachement profond à la terre. Leur évocation affirme la force de la blessure qu'engendre l'exil pour les personnages. Dans CVA, la grand-mère vietnamienne de Mohamed, Minh, symbolise un passé nostalgique. Elle constitue un repère cohérent quant à la mémoire qui le lie à son identité métisse, à travers ses enseignements sur l'Algérie et le Vietnam : « Minh a appris à son petit fils le jeu d'échecs [...] elle lui a expliqué que dans son pays, on doit savoir tout faire : commerce : musique, échecs, poésie, dessin » (CVA, p.74) Shérazade quant à elle, se rappelle de son grand-père comme d'un être pieux : « On l'aurait cru dans la courette en terre battue d'une maison de village en Algérie lorsqu'il fait beau. Cet homme perdu dans la ville lui rappela son grand-père se préparant pour la prière. » (Shérazade, pp.127-128)

Le retour à l'enfance permet aux personnages de tenter de se réapproprier, par la mémoire, un espace authentique, et d'aspirer à la nostalgie comme à une pureté face à une réalité difficile. La passion pour le pays d'origine est apparente dans les textes sebbariens, le pays d'origine est présent dans l'Ici présent du Beur à travers l'image des parents. La mère notamment, tenue pour être la gardienne des traditions séculaires, est repérée comme celle qui insiste sur la perpétuité des traditions et de la religion dans le pays d'accueil. Ainsi, unir son présent et son passé afin de donner un sens à son existence en demeurant liée à certaines pratiques rituelles, la mère est perçue par les Beur comme l'image la plus fidèle de son identification à son pays originel. Seulement ce pays d'origine demeure, pour ces Beurs, l'espace d'un rêve, d'une existence non reconnue car ils vivent dans un Ailleurs où ils se sentent étrangers. Cet Ailleurs n'est autre que la banlieue : leur lieu de résidence, la banlieue renvoie à un espace où le Beur vit son exclusion. Elle symbolise le lieu où le Beur se définit comme Français de second degré dans un pays où il est né.

La création de l'espace pluriel

Pour mettre en place leur propre espace, les personnages sebbariens vont se créer une identité au croisement des cultures, l'espace de « l'entre-deux ». Refusant toute soumission forcée aux coutumes ancestrales et récusant le regard dévalorisant qu'on porte sur eux, Ils se construisent un espace nouveau, diversifié, où se manifeste leur marque identitaire d'hybridité et de métissage. Ces concepts occupent une place primordiale dans les fictions de Sebbar ; ils mettent en lumière l'entrecroisement des liens entre la France et l'Algérie, et plus amplement, les civilisations orientales et occidentales. Introduite dans cette image bigarrée, la génération beure y est désignée comme une génération métisse qui se forme une identité typique mêlant héritage ancestral, oriental et valeurs modernes des sociétés occidentales. La reconstitution de l'identité s'exécute par le biais de la transaction entre des traditions qui s'opposent, dans un espace hybride dans l'intention de créer une aire à la croisée de plusieurs cultures. La théorie de l'hybridité culturelle se définit comme un bouleversement fondamental de la notion de culture homogène, dans *Location of culture*⁹, Bhabha use de la notion d'hybridité en faisant allusion à la condition coloniale qui est à l'origine de l'interférence entre les différentes cultures. Elle prétend, par conséquent, que l'identité du colonisé est en perpétuelle évolution, ce qui fragilise, par ailleurs, l'image agressive que se fait de lui le colonisateur. L'installation remaniée de configurations identitaires et culturelles hybrides par le colonisé est, de surcroît, une sorte de subversion de l'autorité du colonisateur. C'est en effet le colonisateur qui, en voulant imposer au colonisé sa domination par l'entremise de l'assimilation, participe à la naissance d'une identité hybride qui permet au colonisé d'éviter le contrôle auquel il veut l'assujettir. En somme, les cultures s'influencent réciproquement et les frontières qui les délimitent sont perméables. Amin Maalouf, dans *Les Identités meurtrières* affirme que l'identité culturelle est un concept errant et transférable, il insiste sur le fait que « l'identité est faite de multiples appartenances. »¹⁰ Sebbar conforte les dires d'Amin Maalouf, et révèle, dans ses récits, qu'à la suite de la colonisation, les déplacements populaires ont engendré un métissage ethnoculturel qui est une réalité visible et une composante inéluctable de la société française contemporaine. Les héros sebbariens représentent une génération beure faisant face à une dualité culturelle et à une identité fluctuante. Ils sont tiraillés entre Orient et Occident.

Les personnages sebbariens sont empreints de signes de l'identité culturelle établie dans le pays natal. En effet, Shérazade affiche l'apparence de la jeune fille moderne et en porte dignement les marques : « Shérazade, en jean, Adidas et blouson de cuir. » (*Shérazade*, p.198) ne rappelle pas les odalisques, l'aspect vestimentaire de l'héroïne s'inscrit dans la négation et révèle une tension

qui se met en place dans le texte opposant deux cultures diamétralement différentes. Néanmoins, tout en proclamant son appartenance à la culture occidentale, illustrée par les tenues vestimentaires, le personnage sebbarien préserve le droit de la différence ethnoculturelle, construite sur une identité métissée, et qui est loin d'être discréditée. Ainsi, ce qui différencie Shérazade des Françaises est le fait de porter un foulard aux couleurs choquantes. Ce «foulard à franges brillantes» (*Shérazade*, p.8), est une preuve de soumission à la société traditionnelle puisque, d'une part, il témoigne des origines algériennes, mais parce, d'autre part, il révèle sa détermination de détruire l'authenticité de la tenue occidentale. Notons que le rapport qu'entretiennent attitude et identité est nettement visible dans le récit. Il est inséparable de la représentation que Shérazade désire projeter d'elle-même, celle d'un personnage qui parvient à associer arabité et modernité. Par conséquent, la quête identitaire tend à la reconnaissance d'une identité significative et l'identification de soi. Il s'agit d'un comportement qui caractérise le désir de prouver sa différence et de se distancier de la société française. Cela mène le personnage sebbarien à susciter des mélanges frénétiques en amalgamant des vêtements bigarrés qui amènent à croire à une identité imperceptible. Il est certain que Sebbar, par le truchement de ses personnages, tient principalement à justifier le multiculturalisme qui définit la France. Remettant ainsi, en question le mythe de la pureté raciale, elle démontre que l'identité des déracinés est un fait complexe qui se produit dans l'espace de « l'entre-deux. »

Conclusion

L'écriture de l'exclusion met en valeur la dynamique des rapports que les jeunes maintiennent avec les discours qui circulent à leur propos mais admet également un décodage de l'histoire et des origines. A travers l'exclusion, Mohamed et Shérazade sont les messagers d'une identité nouvelle, reposant sur la déconstruction des oppositions binaires. Ayant pour bagage un brassage de signes culturels composites, les adolescents sebbariens participent à inscrire les limites d'une nouvelle culture homogène sous le signe de l'hétérogénéité. L'objectif de cet article est de rendre compte du personnage exclu comme agent d'une nouvelle représentation, rejetant l'enlisement des discours qui dominent dans une société en mutation. En inscrivant les origines algériennes dans la construction identitaire des protagonistes, nous aboutissons sur une prise de conscience du regard de l'Autre, celui de l'Occidental. L'instabilité spatiale des exclus illustre parfaitement le passage à une identité plurielle : Sebbar, à partir du modèle dynamique de l'adolescent exclu, réussit à dépasser l'image d'une jeunesse partagée par la double appartenance

culturelle et spatiale et le trouble qui en découle, pour offrir une image transformée des descendants de l'immigration maghrébine.

Bibliographie :

- BACHELARD, Gaston, (1957) *La Poétique de l'espace*, PUF.
- BEGAG, Azouz, (2006) *L'Intégration*, Paris, Éd. Le Cavalier Bleu, Coll. « Idées reçues ».
- BHABHA, Homi, (1994), *The Location of Culture*. London: Routledge.
- CHAREF, Mehdi, (1983) *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*, Paris, Mercure de France.
- CLERC, Jeanne-Marie, (2007) « Flammes de l'immigration et multiculturalisme dans les banlieues françaises : Quel sujet culturel? », *Sociocriticism*, volume 22.
- FOUCAULT, Michel, (1975) *Surveiller et punir : naissance de la prison*, Paris, Gallimard.
- KAMLI, Wafae, « L'expression beure : Le cas d'une littérature mineure », thèse de doctorat, Montréal, Université de Montréal, Département de littérature comparée, Faculté des arts et des sciences, 2006.
- LARONDE, Michel, (1993) *Autour du roman beur, Immigration et identité*, Paris, L'Harmattan.
- MAALOUF, Amin, (1998), *Les Identités meurtrières*, Paris, Grasset et Fasquelle.
- WEIL, Patrick, (2005) *La République et sa diversité Immigration, intégration, discriminations*, Paris, Seuil/République des idées, 2005.

Notes de fin :

¹ Nous retenons comme abréviation CVA pour *Le Chinois vert d'Afrique*.

² Nous retenons comme abréviation *Shérazade* pour *Shérazade, 17 ans, brune, frisée, les yeux verts*.

³ Foucault Michel, *Surveiller et punir : naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975

⁴Laronde Michel, *Autour du roman beur, Immigration et identité*, Paris, L'Harmattan, 1993, p.78.

⁵ Jeanne-Marie CLERC, « Flammes de l'immigration et multiculturalisme dans les banlieues françaises : Quel sujet culturel? », *Sociocriticism*, volume 22, 2007, p.357

⁶Wafae KAMLI, « L'expression beure : Le cas d'une littérature mineure », thèse de doctorat, Montréal, Université de Montréal, Département de littérature comparée, Faculté des arts et des sciences, 2006, p. 123.

⁷Charef Mehdi, *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*, Paris, Mercure de France, 1983, pp. 24-25.

⁸Terme employé par Michel Laronde afin de rappeler la transgression de l'espace urbain pour éparpiller le discours national. Michel LARONDE, « Urbanism as a Discourse of Cultural Infiltration in Post-colonial fiction in France », pp.72-77

⁹Bhabha Homi, *The Location of Culture*. London: Routledge, 1994.

¹⁰Maalouf Amin, *Les Identités meurtrières*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1998, p.34.

MOKARABAT